

vriers, des ajoncs. Cette côte même où Goupil avait fait son terrier.

On appelait ce grand rocher la Pierre-qui-vire parce que certaines personnes assuraient que la nuit de Noël, au premier coup de minuit, elle tournait sur elle-même. On disait aussi que c'était le fuseau d'une fée qui, en descendant la vallée, l'avait laissé échapper de son tablier.

En plein soleil, ce n'était qu'une bonne pierre rugueuse, de celles dont on construit les maisons et les églises.

Les petites bergères allaient volontiers s'asseoir à son ombre, et Jeannette la connaissait bien.

Le lendemain, elle emmena ses moutons sur la Côte des Génévriers. Et quand elle les vit bien occupés à brouter sous l'œil vigilant de Pataud, Jeannette s'assit contre la pierre, et elle demeura longtemps à l'écouter.

De la place où elle était, elle voyait les toits du village un peu au-dessous d'elle ; puis, plus loin, contre le ciel, la Forêt à perte de vue. Elle savait que si elle était montée jusqu'au haut de la côte, derrière elle c'eût été la forêt encore, plus sauvage de ce côté avec des creux de broussailles où logeaient les sangliers, des pins et de grands rochers.

Jeannette écoutait. Était-ce la voix du vent dans les arbres, ou vraiment celle de la pierre ?

L'histoire commençait comme tous les contes :

— Il y avait une fois . . .

— Il y avait une fois, petite Jeannette, une grande forêt, plus grande que celle que tu vois, si grande que les grands cerfs pouvaient la tra-

verser pendant des jours et des jours sans jamais en voir la fin ; si vieille que les chênes y mouraient de vieillesse ; et avec cela toute jeune avec sa fraîche verdure et ses fleurs de printemps.

Il arrivait quelquefois à des hommes de s'y aventurer.

C'étaient les cœurs les plus hardis. Mais à ceux-là même la Forêt faisait peur. Ils la sentaient si pleine de mystère et de vie. Ceux qui y entraient le faisaient pour se cacher d'un ennemi ou y poursuivre une proie.

Et puis un jour, — écoute bien, petite fille, — ce ne fut pas un chasseur ou un fugitif, ce fut une tribu entière, comme une grande famille. Ces gens venaient de loin. Peut-être avaient-ils été chassés par la faim ou par la fonte des neiges. Il y avait des femmes et des enfants.

Sans doute ils étaient las. Ayant trouvé une source, ils s'arrêtèrent auprès. Ils allumèrent de grands feux. Les hommes, avec des haches, abattirent les plus gros arbres. Ils construisirent des huttes rondes. Et, tandis que les hommes vivaient de leur métier de chasseurs et de bûcherons, les femmes surveillaient le feu allumé sur une pierre plate et préparaient le repas.

Ce fut le premier village.

Et si tu pouvais remonter maillon par maillon la chaîne des ans, Jeannette, de ton père à ton grand-père, et puis à ton bisaïeul et au père de celui-ci, en continuant encore, tu arriverais jusqu'à eux.

Ils vivaient d'une vie très rude, plus rude que celle des sabotiers du Mont-Aigu et que les plus